

remontant la rivière, j'avoue avoir été fort en peine de vous. Vous commandiez un navire que nous étions tenus de rendre à ses propriétaires au bout d'un certain temps. Vous aviez pour escorte une compagnie de 40 soldats soudanais. Le navire était en bonne condition et en ordre parfait. Nous savions très approximativement le temps qu'il vous faudrait, pourvu qu'il ne vous arrivât pas d'accident. Vos instructions étaient précises quant au départ des chutes; vous deviez l'effectuer aussitôt que la vache promise par notre ami Ngalyéma serait à bord, et si elle n'arrivait pas, à l'heure révolue, vous aviez à redescendre la rivière. Vous eussiez dû être ici le 16 dans la soirée, ou le 17 au plus tard. Or vous n'êtes arrivé que le 22 à 5 heures du soir.

« Ici, nous n'avons ni postes ni télégraphes. Nous étions sans nouvelles de vous; l'incertitude engendra des craintes, qui, s'augmentant de jour en jour, tournèrent à l'anxiété: quelque chose d'inexplicable avait dû survenir. Aviez-vous heurté un tronç? aviez-vous échoué, comme il est arrivé au *Royal*, au *Stanley* et à presque tous les vapeurs? Aviez-vous été assailli par les natifs dans la nuit, ainsi qu'il advint à Deane, sur le *A. I. A.*, à Bounga? Vos Soudanais s'étaient-ils mutinés, ainsi qu'ils menaçaient de faire à Loukoungou? Aviez-vous reçu une balle de carabine, comme tous les officiers blancs dont certain régiment soudanais se débarrassa du coup? Aviez-vous été retenu de force aux chutes? Tippou-Tib y avait-il été incité par ses croquefer d'Arabes? Aviez-vous eu querelle avec ces jeunes gens, les deux Sélim, comme Stairs et Jephson en aval de Stanley-pool? Sinon, qu'était-il arrivé? Pouvais-je, pouvait-on imaginer autre chose?

— Mais j'avais été obligé....

— Assez, mon cher major, n'en dites pas davantage. Ne songez pas à vous défendre. Je mentionnais cela, non pour vous rien reprocher, mais pour répondre à votre question. Tout est bien qui finit bien.

« Donc, il s'agit de Tippou-Tib. Je n'aurais rien à faire avec lui, n'était que j'y suis contraint, à cause de vous comme de moi. Tippou-Tib prétend que ce territoire-ci lui appartient. Or nous y sommes en qualité d'amis. Supposez que nous ne nous fussions pas arrangés avec lui, combien de temps aurions-nous eu pour préparer notre marche vers

le lac Albert; combien d'heures vous serait-il loisible de séjourner dans ces parages avant d'avoir à répondre pourquoi nous foulons son domaine? Connaissant ce dont les gens sont capables, aurais-je pu vous laisser seul ici? Seul, avec 80 fusils contre 5 000, et peut-être 5 000? Je m'étonne, major, que vous, qui avez vu Stanley-falls et quantité d'Arabes, vous m'adressiez cette question.

« Depuis Zanzibar nous avons eu la compagnie de Tippou-Tib et d'une centaine peut-être de ses suivants. Vous avez vu la joie de ces grands garçons à manier leurs armes, leurs winchesters, leurs carabines à double canon, engins excellents. Vous savez l'histoire de Deane à Stanley-falls. Vous savez que Tippou est vindicatif, et que ses tranchemontagnes de neveux préféreraient la guerre à la paix. Vous savez que naguère il méditait d'attaquer l'État du Congo, et que j'avais à traverser partie de son territoire avec mon expédition de secours. Parvenu au rang de major, comme vous l'êtes, faire pareille question, vous? Épiloguer sur le pourquoi et le comment d'actes aussi clairs pourtant que la lumière du jour?

« Notre transport le *Madura* était dans le port de Zanzibar. Le propriétaire du district, ainsi qu'il aime à se qualifier, était venu s'approvisionner de munitions contre les hommes blancs du Congo; il est dépité et grincheux. Y avait-il bon sens à le laisser en cette disposition d'esprit? Il pouvait ne pas me regarder qu'il préparât la guerre contre l'État, mais qu'il la préparât pour le moment où j'allais en mission de secours, traverser son territoire ou son voisinage, me touchait de près. Aussi avais-je intérêt à bâcler une paix entre Tippou et le roi Léopold, autant d'intérêt que Sa Majesté et même davantage.

« Vous allez me demander comment tout cela vous concerne personnellement? Ne m'avez-vous pas dit et répété que vous brûlez d'envie de nous accompagner, et que vous préférerez infiniment mieux aller de l'avant que nous attendre? Et n'est-il pas compris — reportez-vous à la lettre d'instructions — que si Tippou-Tib n'arrive pas avec ses 600 porteurs, vous ferez deux ou trois fois chaque étape, plutôt que de croupir à Yambouya?

« Regardez les chiffres au crayon, sur ce papier — tenez

veuillez le garder. Ils disent ce que vous pouvez faire, tant avec vos hommes à vous, qu'avec les gens de Tippou, si Tippou se montre fidèle à ses engagements.

« Il faut vous dire que j'ai basé mes instructions sur la réponse impétueuse que vous me fîtes à Bolobo : « Je vous l'assure, dès que je tiendrai ma colonne, je ne resterai pas à Yambouya un jour de plus! »

« Voyez plutôt. La lettre dit : « Il peut se faire que Tippou-Tib envoie des hommes, mais en nombre insuffisant pour la quantité de colis à transporter. Vous aurez à décider alors quels objets il faut abandonner;... alors dispensez-vous du n° 7, des provisions, telles que riz, fèves, pois, millet et biscuits ».

« Voyez combien de sacs de vivres vous pouvez livrer à vos hommes. » Ils vous les mangeront assez vite, je vous le garantis.

« L'instruction porte encore : « Et si vous ne pouviez pas encore marcher, ... il faudrait faire demi-étape et revenir prendre une seconde charge; faire en deux fois une marche de dix kilomètres », ce qui veut dire : il vaut mieux marcher un jour pendant cinq kilomètres avec un ballot, et revenir sur ses pas pour en prendre un autre! C'est ainsi que j'ai opéré sur le Congo, quand avec 68 hommes j'ai fait 55 fois la distance de 96 kilomètres pour porter 2000 charges, 5 immenses wagons, et fournir un chemin carrossable, construire des ponts et le reste. La note au crayon que vous tenez à la main dira combien de kilomètres vous pouvez franchir de la sorte en six mois.

« Mais voici où mon traité avec Tippou-Tib touche votre personne. Si Tippou exécute son traité loyalement, dès l'arrivée du Stanley avec MM. Ward, Troup, Bonny et leurs hommes, vous pouvez partir de Yambouya un ou deux jours après, et nous rattraper. Sinon, à notre retour du lac Albert, nous ne manquerons pas de nous rencontrer.

« Maintenant, que préférez-vous? Faire de camp à camp l'aller et le retour, deux fois, trois fois peut-être? Ou bien avoir à vos côtés Tippou-Tib avec ses 600 hommes, afin de soulager vos 200 portefaix, et d'un pas rapide suivre notre piste à travers les forêts, droit vers l'Albert-Nyanza?

— Oh, je sais bien ce que je préfère.... Marcher droit en avant, et voir si je ne peux pas vous rejoindre. Cela va de soi.

— Eh bien, commencez-vous à comprendre pourquoi j'ai

été doux, courtois et libéral envers Tippou-Tib? pourquoi j'ai payé passage et nourriture, tant pour lui que pour sa troupe, de Zanzibar à Stanley-falls? pourquoi j'ai partagé avec lui l'agneau et le chevreau?

— Je comprends.

— Peut-être pas entièrement, major. Mais il y a encore une raison des plus sérieuses.

« Supposons que je n'aie pas amené Tippou-Tib ici; — que les Arabes des chutes n'en veuillent pas aux blancs pour l'affaire Deane, — supposons encore qu'ils craignent de vous attaquer. Ils n'ont qu'à feindre l'amitié, vous vendre des chèvres et autres provisions, et dire à vos Zanzibari que leur endroit n'est qu'à six ou sept jours plus loin, et qu'il y a là en quantité riz, huile et poisson, — cela suffirait pour faire désertir les trois quarts de vos gens, tandis que vous attendriez innocemment le contingent de Bolobo. Leurs camarades ne seraient pas plus tôt arrivés et n'auraient pas plus tôt su que les autres ont détalé pour les chutes, qu'ils fileraient également, tous à la fois, ou par deux, par trois, par six et par dix. Votre naufrage serait complet. C'est surtout parce que je redoutais cet abandon que j'ai pris la route du Congo. Ayant Tippou-Tib pour ami et pour débiteur, je me suis garanti contre la possibilité d'une désertion en masse.

« Que ces raisons pénètrent votre esprit, major, mon cher camarade! Prenez-y garde, votre colonne peut être détruite si vous n'y allez avec une précaution extrême. Mettez-y de la patience et de la complaisance, car ils sont ombrageux comme de jeunes poulains. Pourtant, c'est avec ces hommes-là ou de tout semblables que j'ai traversé l'Afrique, — que j'ai suivi le cours du Congo, — que j'ai fondé l'État du Congo.

— Fort bien. Pensez-vous maintenant que Tippou-Tib tiendra sa promesse, et amènera ses six cents porteballes? demanda le major.

— Vous devriez le savoir aussi bien que moi. Que vous a-t-il dit quand vous l'avez quitté?

— Il a dit qu'il serait ici dans neuf jours, ainsi qu'il vous l'avait promis à Bangala: « Inchallah! » ajouta le major en mimant l'Arabe.

— Si Tippou-Tib est ici dans neuf jours, ce sera le plus gros miracle que j'aie jamais vu!

— Pourquoi? demanda le major en me regardant presque ébahi.

— Parce que c'est une grosse affaire que de réunir six cents porteurs. Tippou ne sera pas ici avant quinze ou même avant vingt jours. Il faut être raisonnable avec cet homme. Ce n'est point un Européen : on ne lui a pas appris à tenir strictement sa promesse. Inchallah! disait-il? Cela signifie : « demain ou après-demain, ou dans cinq jours, ou dans dix ». Mais que vous importe qu'il n'arrive pas dans les vingt jours? Le *Stanley* ne sera pas ici avant le 10, ni même le 15 août; il arrivera dans sept semaines ou quarante-deux jours. Qu'avez-vous besoin si longtemps de six cents fainéants dans votre camp? L'oisiveté est la mère de tous les vices. Non, attendez patiemment, jusqu'à ce qu'arrive le *Stanley*; si alors Tippou n'est pas venu, il ne viendra pas du tout.

— Mais quelle rude corvée pour nous s'il n'arrive pas! Deux cents pagazi pour cinq ou six cents charges, aller et retour, jour après jour!

— Nul doute, mon cher major, la tâche n'est pas des plus faciles. Mais que préférez-vous : rester ici et attendre notre retour de l'Albert — ou avancer petit à petit — gagnant un peu de terrain chaque jour, absorbé dans la besogne?

— Oh, mon Dieu! je me figure que rester collé ici pendant des mois serait chose pire encore!

— C'est aussi ce que je pense. C'est pour cela que j'ai fait ces calculs-ci à votre intention. Croyez-moi, major! si j'étais sûr que vous trouvassiez votre chemin jusqu'à l'Albert, je n'aurais pas d'objection à me charger de la besogne que je vous confie. Je vous nommerais volontiers commandant de la colonne de marche plutôt que d'avoir des inquiétudes à votre endroit.

— Mais dites-moi, monsieur Stanley, quand pensez-vous que nous vous rallierons?

— Dieu le sait. Personne ne peut dire ce que nous avons devant nous, ni jusqu'où la forêt avance dans l'intérieur. Y a-t-il seulement une route? Quels sont les habitants? Des cannibales, d'incorrigibles sauvages, — des nains, — des gorilles? je n'en sais rien. Je voudrais le savoir, et même je payerais cher qui m'en informerait. Mais le papier que vous tenez à la main, et sur lequel j'ai calculé le temps nécessaire pour atteindre l'Albert-Nyanza, ne donne pas de chiffres en l'air. En 1874 et

1875 j'ai fait 1525 kilomètres en 105 jours. D'ici à l'Albert-Nyanza, la distance est d'environ 855 kilomètres en ligne droite. Toujours en 1874-1875, j'ai parcouru la même distance, soit de Bagamoyo à Viniata, dans l'Itourou, en 64 jours — et du lac Ouhimba à Oudjidji, encore la même distance, en 54 jours. C'était, il faut le dire, en des pays ouverts, avec des routes passables : ici, nous sommes dans une région inconnue. Si tout est forêt, la besogne sera épouvantable. Combien ladite forêt s'avance-t-elle dans l'intérieur? A 200, à 400, à 600 kilomètres? Nous l'ignorons. Admettons qu'il nous faille trois mois pour arriver jusqu'à l'Albert, que j'y sois retenu pendant quinze jours, et que le retour me prenne trois autres mois. Eh bien, vous me rencontrerez, me dirigeant vers vous, à la fin d'octobre, au cas que Tippou vous ait faussé compagnie. Tout cela est déjà noté sur le papier.

« Mais là n'est pas la question. Il faut que la chose se fasse. Nous irons de l'avant, flachant les arbres, et marquant notre chemin à travers la forêt. Nous tirerons parti de tout, prendrons tout chemin menant à l'est, jusqu'à ce que nous en ayons vu le bout, et que nous arrivions aux plaines ou aux pâturages. Et partout où nous irons, vous pourrez aller aussi. Et s'il y avait impossibilité, d'une façon ou d'une autre, vous auriez de nos nouvelles. Cela vous va-t-il? »

— Parfaitement! J'ai tout cela ici, dit-il en se touchant le front. Cette note et vos instructions me rafraîchiront la mémoire. Mais j'ai encore à vous demander quelque chose de relatif à quelque chose que vous m'avez dit à Londres.

— Tiens! que vous ai-je dit de si particulier? demandai-je.

— Eh bien, — il hésita un peu — vous rappelez-vous quand M..., au Bureau des Indes, me présenta? Vous prononçâtes une parole qui me parut étrange, et je pensai que quelqu'un vous avait prévenu contre moi.

— Mon cher, je vous affirme que je n'ai aucune souvenance d'avoir entendu le nom de Barttelot avant cette présentation. Mais que puis-je avoir dit de si intéressant pour que vous en ayez gardé un souvenir si tenace? Pourtant, je me rappelle bien l'entrevue!

— Le fait est que vous avez dit quelque chose de relatif à « l'endurance » et que je me rappelai avoir déjà entendu ce mot, quand le général X... me prit à partie pour avoir puni

un mutin pendant la campagne du Soudan, au désert. J'étais seul avec les Somali quand ils se tournèrent contre moi. Je me précipitai sur le meneur — je n'avais pas autre chose à faire, — je l'abattis d'un coup de pistolet, et les autres aussitôt de se faire tranquilles comme moutons. Je pensais que ledit général, auquel on ne peut reprocher d'avoir un faible pour mon individu, vous aurait mentionné l'incident.

— Croyez-moi, je ne connaissais pas l'aventure; le général X... n'eût pu me rien dire sur votre compte, car il ignorait parfaitement que vous dussiez poser votre candidature. C'est votre physionomie qui m'inspira le mot. Votre ami vous présentait comme un officier distingué, plein d'audace et de bravoure. Et moi de répliquer que ces qualités ne sont point rares parmi les officiers anglais, et que je préférerais entendre parler d'une autre mieux appropriée au service africain, celle de la patiente endurance. Vous m'excuserez si je dis que je lisais sur vos traits une résolution peu ordinaire; vous avez la provocation facile. Un batailleur peut rendre de grands services à l'occasion, mais dans une expédition comme la nôtre, et dans notre atmosphère d'irritabilité générale, il est moins utile que le compagnon qui, sachant quand et comment se battre, sait aussi supporter en temps et lieu. Comment donc, il y a mille causes qui nous agacent ici! toutes sortes de frottements entre officiers, soldats et natifs, sans parler du dépit contre soi-même. Tantôt c'est la mauvaise qualité, tantôt l'absence de la nourriture, aucun réconfortant, la fatigue incessante, des ennuis renouvelés, les privations perpétuelles, les muscles éternés, le labeur sans trêve, l'ennui sans relâche, l'épuisement tournant à l'anéantissement, et, pour comble, les fièvres épouvantables, torture qui fait maudire le jour où l'on rêva jamais de l'Afrique. Un batailleur a généralement le caractère mal fait; à moins qu'il ne réprime ses instincts et ne domine son impulsion, il tombe à tout moment en fièvre chaude, et rencontre à tout instant des chocs désagréables. Savoir endurer, je le répète, savoir ravalier son amertume, écouter ce que le devoir et le bon sens répondent aux passions, cette précieuse qualité ne porte pas tort au courage, et quelle déperdition de forces elle prévient! Mais je ne voudrais pas tourner au sermonneur, et vous devinez assez ma pensée.

« Et pour finir, encore un mot sur Tippou-Tib. Vous voyez ce

maxim là-bas, tout en gueule. Je lui compare Tippou. C'est un puissant outil de défense. On en peut faire jaillir un flot de mitraille, mais le mécanisme peut se détraquer, se rouiller ou se déranger, faute d'un peu d'huile; il faut alors en revenir à nos remingtons, winchesters et carabines à répétition. Si Tippou-Tib nous seconde, c'est un précieux auxiliaire, nous réussirons à coup sûr, et nous nous tirerons admirablement d'affaire. Mais s'il s'indispose, eh bien, il faudra nous en tenir à nos gens; il faudra que notre bonne volonté couvre une multitude d'erreurs.

« Rappelez-vous qu'en 1876 Tippou-Tib rompit son engagement avec moi, et s'en retourna à Nyangoué, me plantant là. Ça n'empêche qu'avec mes 150 hommes, en dépit de ses sarcasmes, je descendis tout le Congo. Vous avez rencontré à Lamou le voyageur autrichien le docteur Lenz, qui n'avait pu arriver à Emin Pacha. Pourquoi son insuccès? Parce qu'il se reposait uniquement sur Tippou-Tib, et n'avait aucune autre force à mettre en jeu. Mais vous, vous disposez de 50 soldats et de 200 porteurs, sans parler des serviteurs et autres assistants. Pour mon œuvre du Congo, on m'avait promis un contingent d'indigènes. Il en vint quelques-uns seulement, encore désertèrent-ils; mais j'avais une réserve de 68 fidèles; et cette cohorte a fait l'Etat du Congo. Rappelez-vous ma lettre au *Times*, où je disais: « Nous n'avons pas besoin de Tippou-Tib pour trouver Emin Pacha, mais seulement pour porter le bagage aux voyages aller et retour et l'ivoire qui paiera nos dépenses ». Et comme dernière indication sur la confiance que je mets en Tippou-Tib, rappelez-vous mon ordre au lieutenant Stairs, il y a quelques jours. Au moindre soupçon de trahison, balayez son établissement avec la mitrailleuse! Vous avez lu la dépêche. Vous devriez comprendre qu'on ne jette pas ainsi le gant à un ami éprouvé.

« Done, major, mon cher ami, pas de sottises! Je sais qu'il vous démange de n'être pas de l'avant-garde, et vous pensez y perdre quelque quineauterie militaire. Vous n'y perdrez rien. Depuis le roi David¹, tous ceux qui restent au bagage et ceux qui vont à la mêlée reçoivent mêmes honneurs. Et puis je n'aime pas cette recherche de la ferblanterie. L'impulsion

1. Samuel, XXX, 24, 25.